

## RETOUR SUR GÉRARD GUÉRIN

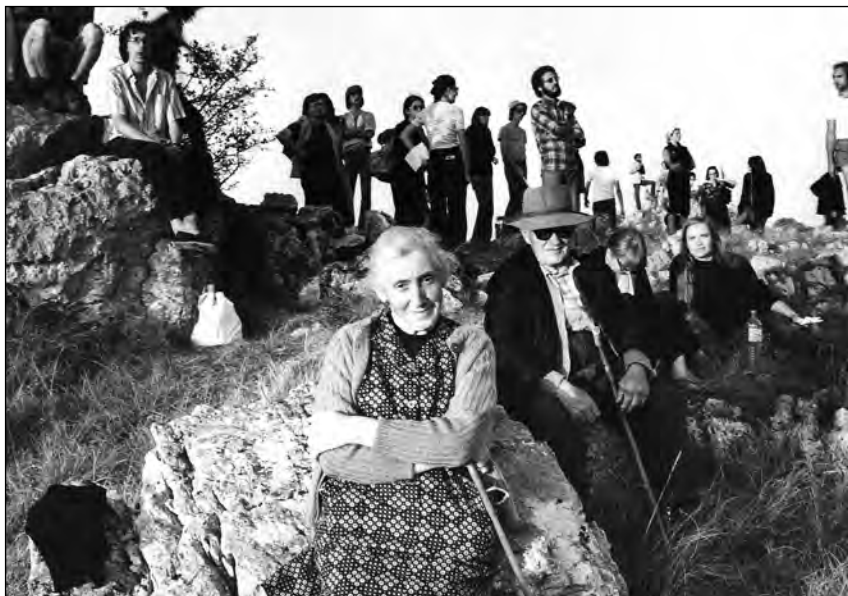
**Gérard Guérin, *Les Paysannes. Trilogie : Travail-Famille-Révolte*, un coffret de 3 DVD + un livret de 104 pages, préface de Gérard Mordillat. Éd. Les Mutins de Pangée-Laura productions-INA. 30 €**

Lorsque Gérard Guérin, un brin naïf, propose à une chaîne de télévision de donner la parole à des paysans, on lui rétorque : *“Croyez-vous que ces gens-là aient quelque chose à dire ?”*. C’est pour infirmer ces propos tenus par une irresponsable que le réalisateur s’attelle à filmer pendant plusieurs semaines la condition des paysannes du Larzac. Il en ressort une série documentaire de cinq épisodes, *Paysannes*, diffusée sur Antenne 2 (1979) et *Guerres de femmes* (1980), long métrage projeté en salles. Si le poète espagnol Antonio Machado (1875-1939) affirmait : *“Chaque fois que j’ai affaire à des hommes de la campagne, je pense à toutes les choses qu’ils savent et que nous ignorons et combien il leur importe peu de connaître tout ce que nous savons”*, Gérard Guérin, lui, déclarait *“Le réalisateur, c’est quelqu’un qui attend que les gens lui apprennent quelque chose et qui communique cette leçon”*.

En écoutant les voix des femmes, il a recueilli les témoignages de trois générations. Tour à tour, les anciennes évoquent leur apprentissage du travail à la ferme, ainsi que les rythmes journaliers et saisonniers avant la révolution de la mécanisation. D’abord le tracteur, puis tous les éléments destinés à la diminution de la pénibilité – la traite des brebis et le transport automatisé des bottes de foin – modifient l’organisation et surtout le rôle joué par les femmes. Celles-ci ne seront plus seulement attachées aux activités de la cuisine et à l’éducation des enfants, mais participeront activement aux travaux des champs et de la bergerie. C’est à partir de cette transformation, que, peu à peu, les paysannes comparent l’éducation qu’elles ont reçue à celle qu’elles transmettront à leurs enfants. Le changement est là, indéniablement, aussi bien dans les relations fami-

liales et à l’intérieur du couple, que dans le poids, parfois pesant, de la religion et de ses prêtres.

Si les tabous sexuels ne sont pas mis à mal, ils sont évoqués par celles qui n’ont plus froid aux yeux. Les jeunes fermières tentent d’inventer une organisation, plus libre, compatible avec leurs nouvelles contraintes liées à la modernisation. Quand les femmes parlent de loisirs, le mot est trop chargé de connotations urbaines pour qu’il soit réellement pris en compte. L’importance de la lutte pour la défense du Larzac a été pour beaucoup d’entre elles une révélation. Ce sont elles qui, face aux camions militaires, barrent les routes, prennent la parole devant un auditoire de plusieurs milliers de personnes, et apprécient la générosité et la solidarité de tous ceux, jeunes et plus âgés, qui sont venus des quatre coins de la France pour les soutenir.



C'est encore une femme qui va nous raconter avec beaucoup d'émotion son incarcération à la prison de Montpellier. Une relation de faits toujours d'une grande actualité.

Par cet ensemble, Gérard Guérin atteint l'universalité sans qu'aucune ride n'affecte la véracité de son propos. Il y a une franchise dans cette parole, que l'on ne trouve pas toujours chez les hommes, plus taiseux et plus méfiants. Rattraper le temps perdu, c'est l'impression que les femmes donnent, en décortiquant leur vie de chaque jour, ses évolutions, sans peur de dire comment elles étaient avant la lutte : timides et peureuses. Elles ont transformé l'humiliation qu'elles subissaient quand les journalistes interrogeaient uniquement les hommes. Déjà, elles avaient conscience qu'elles pouvaient répondre à leur place. Dès lors qu'elles échangèrent entre elles, elles prirent le pouvoir

pour ne plus le lâcher. Et c'est toujours de manière frontale qu'elles abordent les contradictions, sans pour autant abandonner le motif de base de la revendication. Comme l'écrit Gérard Mordillat dans sa préface : *“Ce qui s'impose immédiatement, c'est l'intelligence des propos, la lucidité de ces femmes vis-à-vis d'elles-mêmes et sur ce qu'elles vivent, la beauté d'une langue que l'on voit évoluer des plus âgées aux plus jeunes”*. À propos de cette langue parlée, il est dommage que l'éditeur n'ait pas eu suffisamment de moyens pour sous-titrer les propos des vieilles personnes, qui, outre l'emploi de mots empruntés à la langue d'oc, utilisent des phrases sans verbe, rendant parfois incompréhensibles leurs dires, énoncés avec l'accent régional.

*Paysannes et Guerres de femmes* mènent, chacun à leur manière, une réflexion présente sur la campagne aveyronnaise qui trouve, plus de

quarante ans après, un écho et une dimension actuels. Onze ans d'une lutte qui ne démérita pas et qui se termina par une victoire. Au fil des revers, on n'a jamais perçu de découragement. Bien au contraire, la vie est là, annoncée par un accouchement et va se poursuivre chaleureuse, concrètement en dehors des ors des ministères. Si l'expression n'avait pas été dévoyée, on aurait pu utiliser celle de vraie vie. Ici il ne s'agit pas de personnages de fiction mais d'un cinéma où *"l'homme regarde l'homme"*, pour reprendre la belle expression de Jacques Willemont. En 1980, Michel Ciment alléguait à propos de *Guerre de femmes* *"un film où les personnages réels, les gens de la vie, deviennent quasiment des personnages de fiction"*. Comme si la fiction, c'est-à-dire l'imaginaire, était supérieure à la réalité documentaire ! Le troupeau de brebis, qui broute sur le champ de Mars, éparpillé dans les rues de Millau ou sur le Causse, est une arme de guerre, une guerre non-violente. *Paysannes* et *Guerres de femmes* sont des films politiques, éloignés du folklore et de l'idéalisation de la campagne. La lutte contre l'extension du camp militaire se réfère aux choses de la terre, c'est-à-dire de la maison, du bourg, du village, et concerne la cité dans laquelle vivent toutes ces femmes.

Après avoir réalisé en 1973, *Lo País*, Gérard Guérin retourne une seconde fois au Larzac, dans l'intention cette fois d'écrire, puis de produire un long métrage de fiction, en collaboration avec Claude Duneton. Cet homme de la ville, qui ne connaît rien aux travaux agricoles et

à l'élevage, s'installe au pays et assiste pendant plusieurs saisons aux activités de diverses familles de fermiers. Au cours des repérages – trois ans de préparation –, le réalisateur découvre les singularités propres à ce territoire. Par exemple, le consensus qui règne entre les producteurs de lait de brebis et les industriels du fromage de Roquefort. Si ce sont principalement les femmes qui sont interrogées, c'est parce que celles-ci sont plus disponibles. Peu à peu, s'éloigne la fiction et le film documentaire aura la force de montrer la véritable condition féminine. D'après Gérard Guérin : *"La supériorité du documentaire sur la fiction est son pouvoir de convaincre plus intimement le spectateur de la réalité de situations sociales d'exception"*. Les vêtements que l'on raccommode, les chaussettes que l'on reprise, le tricot éternel, autant de travaux que ces femmes répètent inlassablement. Les cuvettes, les seaux d'eau, les horloges, sont autant d'objets qui décrivent la vie de tous les jours et qui en même temps meublent l'image pour rendre les mots plus forts. Le réalisateur gomme sa présence en oblitérant ses questions afin de privilégier la parole de l'autre. Les silences, que la Télévision ne tolère pas, surtout aujourd'hui où le téléspectateur a l'opportunité de changer de chaîne, sont ici productifs d'ouvertures à la réalité. Qu'il s'agisse du tricot, de l'épluchage des pommes de terre ou de la préparation de la confiture, rarement les mains des femmes demeurent inactives. Le mouvement fait partie de leur corps et de leur voix.



Bien plus que les films de Marguerite Duras ou de Chantal Ackerman qui, au cours de ces mêmes années, revendiquaient leur label féministe, les œuvres de Gérard Guérin traduisent la véritable condition féminine. Les monologues collectés individualisés appartiennent à des visages sans nom, ni prénom. Des anonymes, qui s'inscrivent dans une chaîne horizontale d'où sortira une langue commune, libre.

Quand Gérard Guérin tourne en 1978-1979, le Larzac est le foyer depuis 1971 d'une lutte sans précédent – plus de six cent mille manifestants sur les Causses en 1973 –, qui se terminera en 1981 par l'abandon du projet par François Mitterrand \*. Le choix du Larzac n'est pas du tout fortuit. D'abord parce qu'il avait précédemment tourné dans cette même région, mais surtout parce qu'il avait apprécié le dynamisme des paysans, qui, après avoir été spoliés et expulsés, se sont interrogés sur leur devenir. Ici,

le conservatisme a des racines ancrées dans le temps, mais peut changer si on sait l'entraîner dans un mouvement dialectique. La violence des deux guerres mondiales, en faisant disparaître pendant des années les hommes de la ferme, a créé un contre-pouvoir. D'ailleurs la bourgeoisie, alliée à l'Église, s'en méfia, et développa un réseau d'encadrement pour les enfants et leurs mères. Aujourd'hui où l'on parle beaucoup de changement, d'un retour à la ruralité, et non d'un retour à la terre, comme le préconisait le maréchal Pétain, d'un vivre autrement, *Les Paysannes* et *Guerres de femmes*, seraient-elles un modèle à suivre ?

Robert Grélier

\*La référence obligée est celle de *Gardavem lo Larzac*, long métrage de Philippe Haudiquet. Complément indispensable pour comprendre les faits. Voir l'excellent coffret *Les paysans ne sont pas à vendre*, éd. Les documents cinématographiques (JC n° 391, décembre 2018).